

ORGANE DES ETUDIANTS EN KHAKI

LE PIOUS-PIOUS

CONTINUATION DU MOUSQUETAIRE

S'OCCUPE DES CONSCRITS EN GENERAL

Abonnement \$2.00 par année.

AVEC LES ENNEMIS DE ROCHE, AVEC LES FEMMES, DE ROSEAU !

PAUL VERCHÈRES. (LA CHANSON DES PIOUS-PIOUS DE LAVAL)

CASIER POSTAL: 115, Notre-Dame de Lévis

Un changement de nom

Comme on peut le voir "Le Mousquetaire" est devenu "Le Pious-Piou". Les raisons de ce changement de nom sont multiples.

LE CORPS LAVAL.

Le corps Laval est composé d'universitaires et de collégiens. "Le Mousquetaire" était donc leur organe.

LES GARS DES TANKS.

Les gars des Tanks sont rendus en Angleterre. Mais peu importe. "Le Pious-Piou" leur sera expédié par delà l'océan.

LES CONSCRITS "IN GÈNERE".

Mais "Le Pious-Piou" ne sera pas que l'organe du Corps Laval et des gars des Tanks, il s'occupera aussi des conscrits en général.

AUX ANNONCEURS.

Nous espérons donc que nos annonceurs continueront à encourager "Le Pious-Piou" qui est la continuation du "Mousquetaire".

AUX LECTEURS.

Nous ne demandons à la population que ceci : Achetez "Le Pious-Piou" une fois, une seule fois !... Et vous recommencerez.....

LA DIRECTION.

LETRE OUVERTE DE MAURICE OLLIVIER

Aux jeunes filles de Québec.

Maurice Ollivier, E.E.D., qui s'est enrôlé dans le corps des "Tanks" nous envoie la correspondance suivante que nous reproduisons intégralement :

Mesdemoiselles,

Partir, c'est mourir un peu... surtout quand on part pour la guerre. Lorsque j'étais avec vous, mesdemoiselles, je vous jugeais à la légère; vous me combliez trop, je ne comprenais pas mon bonheur.

Depuis que vous n'êtes plus là, j'ai la nostalgie de votre présence. Je me sens le coeur plus gros qu'un "tank". Ah! Pourquoi ne suis-je pas entré dans l'aviation ?

Qu'il est triste de se souvenir des belles heures d'autrefois, des soirs grisants de volupté, des nuits douces de juillet chatouillant le désir, qu'il est triste, dis-je, de se remémorer tout cela quand une barrière infranchissable nous en sépare !...

Je m'ennuie, je suis seul, je ne pense qu'à vous...

Je voudrais pouvoir retourner à Québec pour vous voir. — Je ne pense qu'à vous, vous dis-je !... Mais Paul Gouin m'appelle... Qu'est-ce que tu veux, Paul ?

—Oui... j'y vais.

Vous excuserez, ma courte lettre, chères amies, mais, comme me le dit Paul, les jeunes filles de France m'attendent.

Vous assurant que vous avez conservé tout mon coeur, je demeure pour l'éternité,

Votre petit MAURICE.

P. C. C. R. R.

SOLDATS, ALLEZ SUR LE TERRAIN DE L'EXPOSITION, SAMEDI.

La merveilleuse aviatrice Ruth Law, l'américaine sans peur, exécutera des exploits sans précédents sur son "Curtiss" samedi au Parc de l'Exposition.

Allez-y en foule, vous ne regretterez pas votre dépense, car vous aimerez le spectacle.

Ruth Law déclare que le site élevé de Québec enflamme son désir de l'espace, et que ses vastes panoramas donnent la nostalgie des envolées sensationnelles.

L'aviatrice universellement connue fait l'éloge et un éloge des plus dithyrambiques de la ville de Québec qu'elle qualifie au point de vue du site d'originale et de sans pareille.

Mademoiselle Law a le record mondial de l'altitude, ayant seule pu s'élever à 17 000 mille pieds dans l'air.

Elle a exécuté le "Looping the loop" 48 fois consécutives.

Le 20 décembre 1916 elle fit un seul arrêt dans une course-record de 950 milles de Chicago à New York en 9 heures et 1 minute.

En juin 1917 elle fit un circuit de 2500 milles dans l'ouest des E.U., au bénéfice du "liberty loan".

Mademoiselle Law déclare que Gaston Chevrolet est le plus fameux chauffeur qu'elle ait encore rencontré.

Que la population de Québec se rende donc en foule au parc de l'Exposition samedi après-midi, voir Ruth Law et Gaston Chevrolet.

Ça en vaut la peine.

DIALOGUE DES CHOSES !!

C'est l'été... Les gens ont décrit les villes et inondé les campagnes... Délaisés sont les objets d'hiver...

La maison abandonnée (en ville.) Je suis seule, seule !... Il me faudrait un compagnon, un ami. Mais Dieu m'a oubliée: toutes les maisons sont au féminin.

Le Cottage (de la place d'eau.) Et moi donc !... Suis-je féminin ? La Maison: Non, mais tu es trop éloigné, et puis tu as un petit air frais, que je déteste.

Le divan: Je t'envie aussi, car tu possèdes un de mes rivaux. Tiens, rien que d'y penser j'en deviens plus dur.

La berceuse: Tu l'as toujours été. Le divan (fâché.) Misérable !... Rappelle-toi le soir où une de tes pattes se cassa parce que deux amoureux eurent le tort de croire que tu pourrais supporter leurs poids.

La berceuse (à pic) Je n'ai pu supporter leurs indécentes; j'ai des principes, moi !... Le divan (l'interrompant.) Qui te démantibulent et te cassent tes berceaux.

Un portrait d'aieule: Taratata... Voulez-vous vous taire! Toi, la berceuse, on t'a faite pour la mélancolie, et toi, le divan, pour la volupté.

Un portrait de jeune homme (en lui-même.) Qu'est-ce qu'elle a à dire, l'aieule ? On n'est pourtant pas rendu au jour des morts.

Le piano: J'ai perdu mes sons. Le violon (dans un coin): J'ai perdu mes doigts.

Le balai: J'ai perdu ma main. Le plancher: O Eve, je comprends ta rougeur dans le paradis-terrestre lorsque... Mais donnez-moi donc quelque chose pour me couvrir... j'ai honte !... j'ai perdu mon tapis ! Je suis nu.

La poussière: Mais non, il fait trop noir je ne même sur ton corps. Le plancher: C'est vrai. Malheur !... O berceuse, tes berceaux m'en aimeront-ils moins ?

La berceuse: Mais non, il fait trop noir je ne vois pas que tu es sale. Le lustre: Prenez garde, j'allume.

Le plancher (craquant de peur): Ne fais pas cela. Cher balai, viens à mon secours. Le balai (philosophiquement triste): Je ne suis qu'un mobile et non un moteur.

Le timbre de la porte (soudain): Ding ! Ding ! Ding !... Tous: Voici quelqu'un. L'horloge: Ah! Veinard de timbre, tu peux encore sonner, toi.

La poussière (joyeuse): Sonne, sonne si tu veux; on n'entre point. Le petit plateau (sombre): Ce visiteur ne pourra même pas me

laisser sa carte. La poussière: Veux-tu la mienne ?

La mouche (bourdonnant): Et la mienne ? La glace (criblée de taches): Comment? Tu en as encore !... C'est phénoménal.

La mouche (humblement): Je suis l'oeuvre de Dieu. Le maître de la maison (à la campagne): Allez-vous me lâcher, moustiques ?

Une voix (appelant): Lafontaine, viens ici. Le maître: Oui, j'y vais.

Les mouches: Comment, tu t'appelles Lafontaine. Nous allons te laisser tranquille à cause de certaine fable que ton homonyme le fabuliste écrivit à notre sujet.

La mer: Oh! voici les baigneuses. Faisons-nous plus chaude pour qu'elles demeurent longtemps en notre sein. Hélas! je n'ai pu encore toucher à la bouche de ces jeunes filles sans recevoir un... crachat. Oh! Pourquoi suis-je salée ?

Le poisson: Demande ça aux commerçants de sel. Les baigneuses: Que l'eau est "bonne" aujourd'hui !

La vague (se retirant): Je suis trop timide. Du sel, j'en ai. Mais il me manque du poivre. Le poisson: On est dans la mer pour souffrir. Il te manque du poivre. Hélas, il ne me manque pas de pêcheurs.

Les baigneuses (farouches, voyant un jeune homme): Vite, lançons-nous à l'eau. J'ai honte, honte, j'ai honte !... La mer (pâmée de plaisir): De... Charybde en... Scylla.

Dieu (du haut du ciel): Jusqu'à la mer qui est pervertie !... Et avec elle un nouveau déluge ne ferait rien. Que je suis perplexe !... Les damnés (altérés): Envoie-la en enfer. Nous saurons bien quoi faire avec, nous !

La poussière: Oui, oui, c'est cela ! (réflexion personnelle). Il n'y aurait plus d'eau. Que ce serait donc gentil, ma chère !... Une joueuse de tennis: Qu'il fait chaud.

Le divan (en ville): Qu'il fait froid !... L'horloge: Je ne vois plus mon heure. Qu'il fait sombre !

La lumière (dehors): Ouvrez les fenêtres. Les persiennes: Non! Non!

Les tentures: On ne passe pas. Enfin nous ne sommes plus seulement des objets de fantaisie; nous servons à quelque chose.

Le lustre (caustique): Oui, vous éteignez. Les tentures: Peux-tu dire! C'est nous qui sommes éteintes !

Regardez: la lumière fait changer notre couleur. Nous devenons ternes. Une vieille chaise (sententieuse): Il resté toujours de la suite de flamme, sur un éteignoir.

MIGNARDOISE

LA ROSE

Dans la Galerie des Miroirs, il y a bal costumé, ce soir.

Les violons jouent un menuet et les bergères mignonnes, parfumées à l'iris et l'ambre, font la révérence aux pasteurs enrubannés qui leur sourient, coquettement appuyés sur des houlettes à figurines d'argent.

Les hautes glaces de Venise où se reflète la foule élégante, semblent de délicates peintures aux couleurs très tendres...

Les mille bougies des lustres jettent de longs rayons de lumière jusque dans le parc désert...

Les paniers de fleurs embaument discrètement...

Tout est gracieux et gai dans la salle resplendissante.

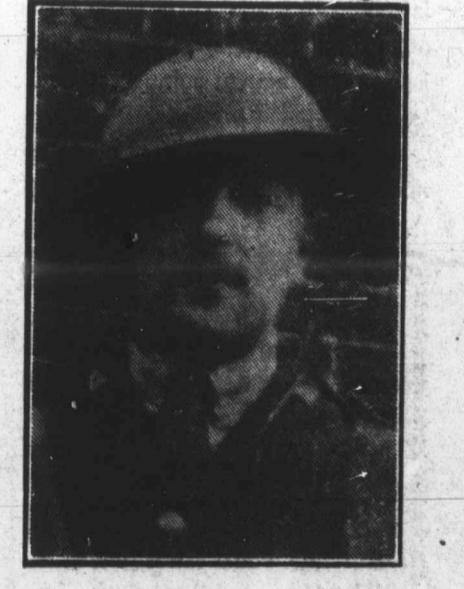
Soudain des voix hautaines dominent les notes riantes des violons; deux pastours, devenus gentilshommes nobles et fiers, se provoquent pour une rose blanche tombée du corsage d'une bergère.

Et pendant que le menuet s'achève en des sourires et des grâces, les deux pastours se font apporter leurs épées et s'en vont terminer leurs querelles dans le parc désert où tombe maintenant une neige très fine.

Et là, à la lueur rougeâtre des flambeaux qui tiennent les laquais, le duel commence, et c'est étrange de voir ces hommes se battre, en habits de fête, têtes-nues sous la neige, comme pressés de retourner à leurs danses frivoles.

Après quelques engagements des lames, le pauvre petit pastour, qui pour narguer son adversaire tenait entre ses dents la rose blanche, laisse tomber son épée, bat l'air de ses bras, et tombe à la renverse dans la neige.

La rose blanche s'effeuille et ses pétales vont s'empourprer dans le sang qui coule, de la poitrine transpercée, (suite à la page 2)



Le Lieutenant RODDY LEMIEUX, du 22ème Batt. C. F. Fils de l'Hon. Rodolphe Lemieux

Le violon: Que la vie est triste sans le frémissement de mes cordes !...

La poussière (tourbillonnant derrière un auto): Que la vie est belle avec le frémissement de mes molécules dans l'air !... Dieu: Chacun son tour, mes amis. Toi, le divan, tu auras chaud... cet hiver, quand deux personnes s'appuieront sur toi.

Toi, le violon, on te vibreras à la fin de l'été, et toi, la poussière, je t'attends aux premières pluies de l'automne.

PAUL VERCHÈRES.